



Extrait de :

## Québec, ville et capitale

Collection Atlas historique du Québec,  
Les Presses de l'Université Laval, 2001.

Première partie : Les débuts

Premier chapitre : Un espace déjà humanisé

Alain Parent, « Aux temps de Cartier et de Champlain »,  
p. 38-41.



# AUX TEMPS DE CARTIER ET DE CHAMPLAIN

À la fin du xv<sup>e</sup> siècle, l'Amérique septentrionale devient une destination maritime et un lieu de pêche pour plusieurs nations européennes. Le contact entre les populations autochtones et l'équipage des navires survient bientôt. Comme l'attestent les récits de Jacques Cartier, dans la foulée de cet événement, les Amérindiens du golfe et de l'estuaire du Saint-Laurent prennent l'habitude du troc avec les Européens.

Comment sont représentés les premiers occupants du site de Québec dans les écrits des premiers explorateurs de la Nouvelle-France? Que peuvent nous dire les témoignages, les descriptions et les images à propos de ceux qui fréquentaient le pourtour de cette colline? En premier lieu, il apparaît nécessaire d'examiner cette problématique au temps de Cartier et des «-vaines tentatives de colonisation-», puis, d'y revenir ensuite, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, moment où la France s'implante pour de bon au pied du Cap-Diamant.

## DE STADACONÉ, SUR LE «-CHEMIN DE CANADA-»...

Dans les années 1530, aiguillonnée par la concurrence de ses rivaux européens, la France entreprend l'exploration des mondes transatlantiques. Sous le patronage du roi François-1<sup>er</sup>, Jacques Cartier fait voile dans la direction de ces rivages déjà connus des pêcheurs de la côte ouest de son pays: le golfe du Saint-Laurent.

Les objectifs des deux premières missions de Cartier sont: l'exploration de nouveaux territoires, la recherche de métaux précieux et la découverte d'un passage vers l'Asie.

De ces pérégrinations nous sont parvenues deux relations de voyage (1534 et 1535-1536) et un récit tronqué de l'échec de la première tentative de colonisation française permanente en Amérique du Nord (1541-1542), à laquelle le capitaine malouin a pris part. À ce dernier texte correspond celui, tout aussi inachevé, de Roberval (1542-1543), lieutenant général du roi en Nouvelle-France dans la même entreprise. Trop brefs, ces deux derniers textes, contrairement aux précédents, ne permettent guère de grappiller de renseignements supplémentaires à propos des groupes amérindiens.

En 1534, lors de son premier voyage, Cartier parcourt le golfe du Saint-Laurent du sud au nord sans s'aventurer dans le fleuve.

La rencontre d'un parti d'environ 200 Iroquoiens en excursion de pêche dans la baie de Gaspé allait avoir des retombées durables. Là commence l'histoire écrite de Québec. L'année suivante, guidé par deux Amérindiens du pays de Canada, Domagaya et Taignoagny, fils du chef Donnacona, Jacques Cartier met le cap sur le futur site de la ville. La demeure de ce groupe d'Amérindiens, Stadaconé — «-roc-debout-», en huron-iroquois — est située, d'après les descriptions du capitaine, dans les limites de la ville de Québec actuelle.

La rencontre de 1534 permet à Cartier de dresser un premier portrait des Stadaconéens: «-Celle gent se peult nonmer sauvages car c'est la plus pouvre gence qu'il puisse être au monde car tous ensemble n'avoyent la valleur de cinq solz leurs barques et leurs raitz à pescher hors.-» Cartier explique en outre qu'ils vont presque nus, habillés de vieilles peaux; qu'ils se parent de coiffures étonnantes; qu'ils n'ont pas de logis et dorment sous leurs barques renversées; qu'ils mangent de la viande quasi crue; qu'ils sont «-larrons à merveille-»... En somme, ce dénuement apparent — car il faut dire que Cartier n'a pas encore vu leur véritable demeure — et ces coutumes rendent compte leur «-sauvagerie-».

Quand, en septembre 1535, l'équipage de Cartier aborde, au terme d'une difficile traversée, le site de la future ville, l'accueil de la part des autochtones est chaleureux. On amarre les navires dans l'estuaire de la rivière Sainte-Croix (l'actuelle rivière Saint-Charles) et on construit un fort qui servira de quartier d'hivernage. Bientôt, le capitaine et une partie de son équipage remontent le fleuve vers Hochelaga, sans se souvenir du volte-face des deux fils de Donnacona qui, lui ayant auparavant révélé l'existence de cette bourgade, devaient les y conduire. L'excursion des Français vers cet important village iroquoien déplait aux Stadaconéens. Certains commentateurs émettent l'hypothèse qu'il existait une rivalité entre les deux établissements iroquoiens. Quoi qu'il en soit, cet événement marque un tournant dans la perception des Stadaconéens chez Cartier.



AMERIKA, QUEBEC, N. D.  
Archives nationales du Québec,  
anonyme, P600, S5, PDEN47.

Car, dorénavant, la représentation des Stadaconéens est en partie construite dans la comparaison des habitants de Hochelaga. Cartier est impressionné par l'organisation de cette dernière ville, entourée de palissades, et par ses environs cultivés, qu'il décrit avec force détails. Il mentionne notamment que ses habitants ne sont pas «-ambulatoires comme ceux de Canada-».

En fait, établis dans des contrées plus septentrionales et moins fertiles, les Stadaconéens menaient une existence en partie nomade, puisqu'ils se déplaçaient vers certaines aires de chasse ou de pêche, selon les saisons. Dans la relation de Cartier, il n'y a d'autres descriptions de l'habitat des Stadaconéens qu'un éloge de la fertilité des environs. À ce chapitre, l'horticulture que pratiquent les Stadaconéens lui paraît rudimentaire. Elle est l'affaire des femmes, comme nombre d'autres tâches, ce qui laisse croire au capitaine que les hommes de Stadaconé «-ne sont point de grand travail-».

À la lecture du récit de Cartier, un constat s'impose-: la supériorité des Européens sur les Stadaconéens, sur les plans technique, social, moral, religieux. Par exemple, Cartier peut dire que «-Cedict peuple n'a aucune creance de Dieu qui vaille-». Plusieurs observations négatives insinuent que les Stadaconéens sont sans culture, jusqu'à cette affir-

*Cette œuvre de provenance inconnue, non datée mais probablement de la main d'un artiste dans la mouvance du romantisme, a pour thème la rencontre ou le choc de deux «-mondes-» en Amérique, dans la vallée du Saint-Laurent. À la gauche, au premier plan se dresse, en guise de repoussoir, un couple d'Amérindiens nomades — arc, flèches et produit de la cueillette témoignent de ce mode de vie. Seule la femme toise le spectateur en pointant du doigt le prétexte de la représentation, si l'on se fie au sous-titre-: l'habitation de Québec, dont on a ici une vue imaginaire, en arrière-plan sur la droite de l'image. Au plan intermédiaire, un groupe d'Européens construisent une embarcation sur la berge. L'aménagement rudimentaire des lieux et les conditions matérielles évoquent aussi les premières péripéties de l'implantation française en Amérique.*

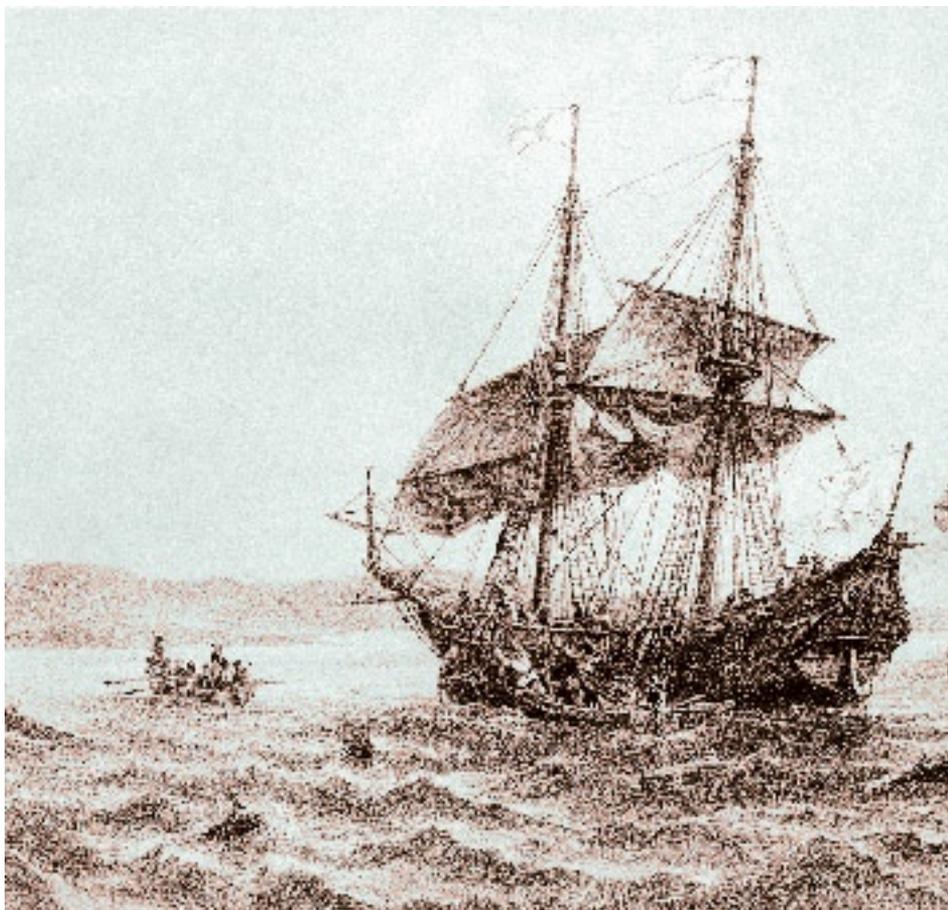
mation plutôt radicale-: «-Ad ce que nous avons cogneu et peu entendre de cedict peuple il me semble qu'il seroyt aisé à dompter en telle façon et maniere que l'on voudroit.-»

Bien sûr, des intérêts géopolitiques, voire une idéologie colonialiste sous-tendent cette perception.

En fait, Cartier et son équipage maintiennent des relations intéressées avec les Stadaconéens qui leur servent d'instruments pour parvenir à leurs fins. Ils les interrogent à propos des caractéristiques du pays et de ses richesses. En guise de réponse à certaines questions, les Stadaconéens embellissent les faits de sorte qu'ils comblent les attentes de leurs interlocuteurs. Au fil de ces échanges, une géographie imaginaire de l'arrière-pays de Stadaconé prend forme. Si les Amérindiens contribuent à l'élaboration du mythe du Saguenay, contrée riche et peuplée «-d'hommes blancs comme en France et acoustrez de draps de laine-», les Européens leur proposent sans aucun doute les figures de monstres imaginaires — monopodes et pygmées —, sortis tout droit d'un bestiaire gréco-latin, mais qui habiteraient l'arrière-pays nord-américain.

L'Européen met ainsi en valeur certains éléments du discours amérindien qui confortent sa représentation du monde: un monde centré sur l'univers méditerranéen et dont les marges sont peuplées par des êtres étranges ou difformes. Au <sup>xvi</sup>e siècle, les indigènes de la vallée du Saint-Laurent sont d'ailleurs appréhendés selon cette géographie de la différence.

Durant l'hivernage sur les berges de la rivière Sainte-Croix, en 1535-1536, les relations entre les deux parties s'avèrent chaotiques à un point tel que Cartier craint que les Stadaconéens ne projettent quelque attaque. Les termes «-traîtrise-», «-ruse-» ou «-feinte-» reviennent alors sous la



plume du capitaine qui rend compte des faits et gestes de ses vis-à-vis. Ces appréhensions, probablement amplifiées par le sentiment d'isolement géographique, atteignent un paroxysme lorsque la maladie décime la troupe des Français, maladie pour laquelle le Stadaconéen Domagaya révèle involontairement le remède...

Durant l'hiver de 1541-1542, la méfiance, sinon l'hostilité, s'installe pour de bon entre les deux camps. Les Français se sont alors établis à Charlesbourg-Royal, à

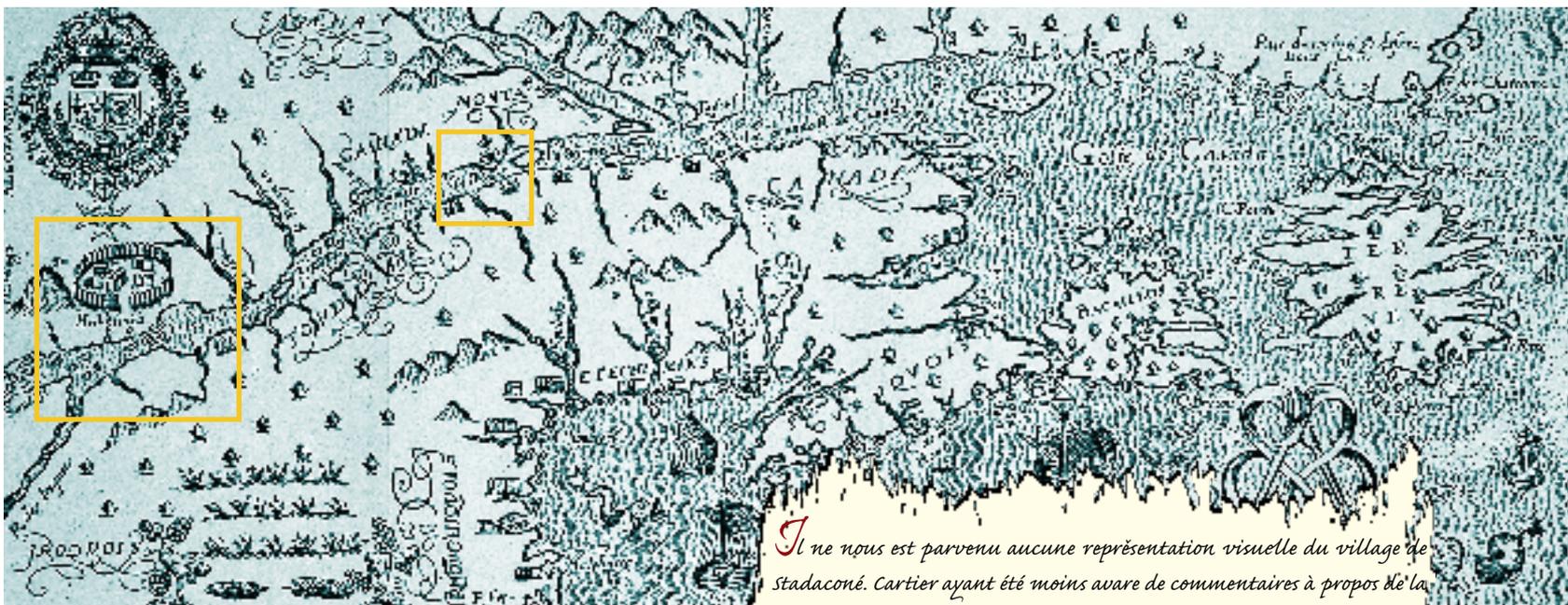
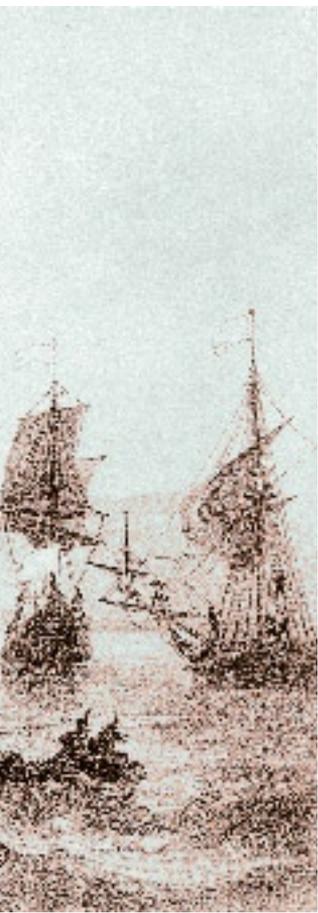


FIGURE DE LA TERRE NEUVE, GRANDE RIVIÈRE DE CANADA [...], 1609. Archives nationales du Québec, M. Lescarbot, P1000, S5, Amérique du Nord, 1609.

*Il ne nous est parvenu aucune représentation visuelle du village de Stadaconé. Cartier ayant été moins avare de commentaires à propos de la configuration de Hochelaga, ceux qui ont lu ou bien traduit son œuvre ont pu s'aventurer à le représenter visuellement. Ce dessin de Hochelaga par Lescarbot, contrairement à la gravure mieux connue de Ramusio, semble plus représentatif, bien qu'il en réduise l'échelle probable. Sur la même carte, Stadaconé est souligné par une seule maison longue.*



ARRIVÉE DE JACQUES CARTIER À QUÉBEC, 1535, S. D.  
Archives nationales du Québec, E. T. David, P600, S5, PLN45-1.

l'embouchure de la rivière du Cap-Rouge, au sud-ouest de la colline de Québec. À cet endroit, les rapports avec les Amérindiens ont été si tendus que Cartier rapporte qu'ils les ont harcelés presque sans relâche. Cependant, ce dernier témoignage ne nous permet guère d'en savoir plus à propos des habitants des lieux.

### ... À « LA POINTE DE QUÉBECQ, AINSI APPELÉE DES SAUVAGES »

Après ces infructueuses tentatives, 60 ans s'écouleront avant que des Français songent à fonder un établissement permanent en Amérique ne reviennent dans les parages.

Entre-temps, dans le prolongement des activités de pêche des navires européens s'est élaboré un commerce des fourrures avec les groupes amérindiens qui sera dorénavant le moteur de l'aventure européenne. Progressivement, deux conceptions distinctes de l'échange se font face.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Samuel de Champlain propose plusieurs descriptions des Amérindiens qui fréquentent les environs du nouveau poste de traite de Québec. Ses publications comportent également des représentations iconographiques des Amérindiens, — surtout de Hurons qui fréquentent la région des Grands-Lacs — gravés d'après des dessins de sa main.

Dans l'ensemble de ses écrits, Champlain fait montre de relativement peu d'intérêt pour les peuples amérindiens à proximité de Québec, qu'on appelle alors Montagnais et Canadiens. Sur le site de Québec, au temps de Champlain, il n'y a certes plus de village iroquoien. La carte du fondateur de Québec (voir page 21), parue en 1613, comporte tout de même plusieurs indications ethnographiques — par exemple, les «-lieux où souvent cabannent les sauvages-» ou des filets de pêche.

En 1608, Champlain rapporte que «-quantité de sauvages estoient cabannés proche de nous, qui faisoient pesche d'anguilles qui commencent à venir comme au 15. De Septembre, & finit au 15. de Octobre. En ce temps tous les sauvages se nourrissent de ceste manne, & en font secher pour l'yver [...]» Plus tard, ils «-vont chasser aux Castors-». En cet automne 1608, au dire de Champlain-:

*Ils nous laisserent en garde toutes leurs anguilles et autres choses jusques à leur retour, qui fut au 15. de Decembre, & ne firent pas grand chasse de Castors pour les eaux estre trop grandes, & les rivières débordées [...]. Je leur rendis toutes leurs vituailles qui ne leur durèrent que jusques au 20. De Janvier. Quand leurs anguilles leur faillent, ils ont recours à chasser*

*aux Eslans & autres bestes sauvages, qu'ils peuvent trouver en attendant le printemps, où j'eu moyen de les entretenir de plusieurs choses. Je consideray fort particulièrement leurs costumes.*

En vérité, ces Amérindiens ne font pas très bonne impression auprès de Champlain. Même si certains ont assez bon jugement pour être instruits du labourage, Champlain écrit qu'ils sont méchants, grands menteurs, remplis de «-fauces croyances-» ou «-croyance bestiale-». Qu'ils n'ont «-aucune loy-» et d'étranges «-façon de mariage-» et «-enterremens-». Bien qu'ils soient «-bien proportionnez de leurs corps-», ils sont «-habillez de peaux-». Ces Amérindiens paraissent avoir une peur incontrôlable des Iroquois qui fréquentent occasionnellement la rive sud du fleuve en amont de Québec: «-Ils sont fort craintifs & apprehendent infiniment leurs ennemis & ne donnent presque point en repos en quelque lieu qu'ils soient.» Certains chercheurs ont émis l'hypothèse que la présence d'Iroquois dans les aires traditionnelles de chasse des Montagnais des environs de Québec désorganisait leur mode de vie, d'où les famines hivernales dont Champlain était témoin: «-Tous ces peuples patissent tant...» Champlain décrit assez longuement les tribulations d'un groupe d'Amérindiens qui, traversant le fleuve au péril de leur vie pour venir chercher des secours à Québec, et qui «-sembloyent des anathomies, la plupart ne pouvans se soutenir-», se gavent de charognes servant d'appâts aux Français. «-Voilà le plaisir qu'ils ont le plus souvent en yver-», conclut-il sèchement.

Dans l'esprit du fondateur, la situation de ces groupes d'Amérindiens découle du fait qu'ils ne s'adonnent pas au labourage, comme certains peuples voisins. Cela lui semble d'autant plus étonnant que: «-en esté ils ont assez de quoy se maintenir & faire des provisions, pour n'estre assaillis de ces extremes necessitez [...]».

La représentation des Amérindiens chez Champlain est subordonnée à ses observations du mode de vie des peuples indigènes. Champlain distingue les peuples «-errants-» des peuples «-arrêtés-». Cette distinction n'est pas propre au fondateur. Voici ce qu'affirme à la même époque le père Gabriel Sagard, à propos de certains Amérindiens qu'il compare à ceux de la région de Québec: «-ils ne font rien du tout, que par la force de la nécessité, et voudroient qu'on leur donnast les choses toutes faictes, sans avoir la peine d'y aider seulement du bout du doigt; comme nos Canadiens, qui ayment mieux se laisser mourir de faim, que de se donner la peine de cultiver la terre, pour avoir du pain au temps de la nécessité-».

Aux yeux des coloniaux, l'Amérindien sédentarisé est sans doute plus facile à contrôler. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les parages de Québec sont fréquentés par des «-errants-» — Montagnais surtout, puis Algonquins venant y pratiquer la traite. S'y rendent aux mêmes fins les Hurons, un peuple sédentaire allié. Le cycle annuel de production des